

de donner à leur maître le trône de l'univers. Canut les regarda en souriant, et les laissa rivaliser de folie : c'était à qui serait le plus audacieux dans ses blasphèmes, à qui serait le plus inepte et le plus lâche dans ses adulations.

Cependant le jour baissait ; un vent froid et violent s'était levé et tourmentait la mer, les vagues s'amoncèlent, et, pressées par la main qui commençait à monter, elles arrivaient déjà de loin rapides et mugissantes. Les courtisans regardaient avec inquiétude ; mais leur roi restait assis, et les écoutait avec complaisance : il paraissait si satisfait de se voir revêtu tour à tour par eux de tous les attributs de la divinité, que personne n'eût osé troubler son auguste ravissement. Et d'ailleurs, après s'être écoulé avec enthousiasme : Oui, Canut est un dieu ! comment lui dire, en vulgaire et froid langage : Sire, prenez garde, voici la mer qui mouille vos pieds.

Cette scène dura quelques minutes. Canut prenait plaisir à voir la crainte pâlir ses flateurs et glacer leur voix. Enfin un flot vint se briser sur le siège du roi et lancer son écume sur le noble groupe qui recula d'un pas.

Mais Canut, se tournant vers eux, leur dit : " Que faites-vous, et quelle vaine frayeur s'empare de vos esprits ? N'êtes-vous pas où la compagnie de Dieu ? " Ensuite, étendant la main sur la mer, il s'écria solennellement : " Vagues, je vous défends d'avancer plus loin sur cette terre qui m'appartient. Eloignez-vous de mon royaume ! obéissez à votre maître ! " A peine avait-il cessé de parler, qu'une seconde lame, plus furieuse que la première, se rua sur lui et le couvrit presque entièrement. Alors il se leva avec calme, et abandonnant à la mer son siège, il dit à ses courtisans confondus : " Osez-vous encore comparer la puissance d'un roi de la terre à celle du Grand Être qui gouverne les éléments ? Osez-vous encore comparer un mortel, faible comme vous, à Celui qui seul peut dire à l'océan : Tu iras jusque là, et pas plus loin ? "

On rapporte que depuis ce jour Canut laissa voir en lui un caractère plus religieux. On ajouta qu'il ne voulut plus jamais, même dans les cérémonies de premier ordre, porter les symboles de la royauté. Il couvrit le sol anglais d'églises et de monastères, dit un de ses biographes ; il fonda des prières publiques pour les âmes de tous ceux qui étaient morts en combattant pour lui, et couronna tous ses actes de dévotion par un pèlerinage à Rome.

En 561, plus de quatre siècles avant le règne de Canut, le roi Clovis avait dit avant d'expirer : " Quelle est donc la puissance de ce roi du ciel, qui fait ainsi mourir les plus grands rois de la terre ? "



FAITS DIVERS.

(Extraits du Courrier de l'Europe.)

MEURTRE CHEZ LA MARQUISE D'HERTFORD.

—Un horrible meurtre a été commis le 27 Octobre dans l'hôtel rue Taibout, no. 1, dont le café de Paris occupe le rez-de-chaussée sur le boulevard.

Un nommé Gouby, né à Prague en Autriche, et depuis long-temps au service de Mme. la Marquise de Hertford, avait épousé, il y a une vingtaine d'années environ, une femme d'origine française, et qui plus tard, fut attachée à la maison en qualité de cuisinière. De ce mariage, trois enfants du sexe féminin étaient nés, les deux aînés ayant atteint aujourd'hui leurs dix-huitième et seizième année, et la plus jeune, nommée Emilie, âgée de six ans seulement.

Le ménage des époux Gouby, antérieurement heureux et uni, avait été, depuis la naissance de

ce dernier enfant, troublé par des querelles auxquelles donnaient lieu les soupçons jaloux et les suppositions injurieuses du mari. C'est ainsi qu'on l'avait fréquemment entendu dire que la petite Emilie n'était pas sa fille, que dans des scènes violentes il avait reproché de la manière la plus dure à sa femme la naissance coupable, disait-il, de la malheureuse enfant.

Les reproches de Gouby que sa femme, âgée de près de cinquante années, écoutait patiemment, se renouvèlaient depuis quelque temps avec plus de force et de violence, et ce n'était qu'avec peine qu'il dissimulait l'aversion qu'il avait pour la plus jeune de ces enfants, lorsque ce matin, la femme Gouby, descendant entre sept et huit heures pour aller chercher du lait, laissa seuls, dans le petit logement qu'ils occupent au cinquième étage de l'hôtel, la petite fille et son mari.

Que se passa-t-il alors ? personne ne saurait le dire ; mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé que l'on entendit le bruit d'une seconde détonation, et que l'on vit Gouby, les traits renversés, les vêtements en désordre, et paraissant en proie à la plus violente agitation, descendre précipitamment l'escalier, s'élancer dans la rue, et courir au poste de garde nationale de la mairie du 2ème arrondissement, où il arriva en s'écriant : " Arrêtez-moi ! je viens de commettre un assassinat ! "

Il n'était que trop vrai, et le commissaire de Police en arrivant, accompagné du docteur Francon, dans le logement que Gouby venait de quitter, ne trouva plus étendu sur le carreau qu'un cadavre. La malheureuse petite Emilie avait eu la tête brisée à coups de marteau ; son sang, sa cervelle et jusqu'aux os du crâne avaient rejailli de toutes parts ; près du corps se trouvait le marteau, instrument du crime, tout souillé de traces sanglantes et de cheveux arrachés.

Un pistolet avec lequel le meurtrier avait inutilement tenté de se donner la mort, se trouvait là aussi, chaud encore et récemment déchargé.

Gouby que M. le commissaire de police Basset a extrait du poste de la mairie pour le déposer à celui de la rue Cauchat, est maintenant à la disposition du parquet. Au calme qu'il montre, à son sang-froid qui ne se dément pas un moment, on dirait qu'il est étranger au crime qu'il vient de commettre. Espérons pour l'honneur de l'humanité, qu'un paroxysme de folie se sera instantanément emparé de ce malheureux.

PARRICIDE

La commune de Bosc-Borcel, canton de Buchy (Seine-Inférieure), vient d'être le théâtre d'un crime affreux.

Un nommé Grout, dont le caractère était habituellement sombre et mélancolique, manifestait depuis quelque temps le dessein d'attenter aux